

Synode de Poitiers : Avec les générations nouvelles, vivre l'Évangile

Méditation du 3 février – Lc 17, 11-19

1. Lecture du texte dans la version liturgique
2. Méditation :

Je ne sais pas, chers amis, si vous avez remarqué que le récit des lépreux dit bien *des dix* qu'« ils furent *purifiés* en cours de route » ; mais ce n'est que *de l'un d'eux*, de l'étranger, qu'il affirme qu'il prend conscience d'être *guéri* : tous sont *purifiés*, un seul, voyant qu'il était *guéri*, revient sur ses pas, en glorifiant Dieu à pleine voix ; il se jette la face contre terre aux pieds de Jésus en lui disant merci. Devenu ainsi son disciple, son existence corporelle manifeste sa guérison et la vie qui l'habite désormais : son *cri* de souffrance s'est changé en louange à *pleine voix* ; l'impureté qui l'*isolait* a disparu au profit d'un geste d'adoration qui ne craint pas de *saisir les pieds* du maître. Certes, Jésus s'étonne que *les neuf autres* ne sont pas revenus sur leur pas ; mais rien n'indique qu'il les aurait condamnés ou qu'il aurait voulu leur retirer la pureté retrouvée en chemin ; il a entendu leur désir profond (321). Ils ont été, eux-aussi, bénéficiaires de sa présence ; de sa bouche, ils ont entendu la voix de l'Évangile et lui ont obéi, avec cette « foi » toute simple qui fait confiance à l'interlocuteur et à l'heureuse issue de la vie.

*

En cette fin de journée d'intenses partages et d'échanges, je voudrais nous inviter à contempler cette rencontre surprenante entre les dix et Jésus, comme vous l'avez maintes fois fait pendant toute la première phase du synode (223 ; 321-322). Je pense qu'on peut superposer – un peu comme deux diapos dans un fondu enchaîné – cette scène évangélique et la *situation pastorale* sous-jacente au cahier synodal : ce qui s'est passé entre « les dix » et Jésus, se passe, aujourd'hui encore, entre chrétiens et beaucoup de leurs contemporains : que cela arrive à la porte de l'Église ou dans nos lieux d'accueil – quand nous recevons « les personnes qui s'adressent à l'Église pour demander un service ou la célébration d'un sacrement » (311) ou encore « de manière plus habituelle dans la vie quotidienne et les multiples relations professionnelles, familiales, amicales, [voire] dans le cadre associatif » (216). Ce n'est pas la lèpre qui exclut aujourd'hui quelqu'un de la société ou de l'Église, mais « des chemins de vie difficiles ou tortueux » (211) ; l'introduction du cahier synodal donne une description très réaliste de « ce qui fait la vie » de beaucoup de personnes, décrivant « leurs joies et leurs espoirs, leurs tristesses et leurs angoisses » (5). La plupart du temps, « elles s'arrêtent à distance » de l'Église, comme les dix lépreux à l'entrée du village où Jésus passe (Lc 17, 12) : elles « disent ne rien attendre de l'Église » et « affirment pourtant, dans le même temps, chercher accueil et écoute, compréhension et aide » (213) ; et si à telle ou telle occasion elles s'approchent, c'est de manière ponctuelle, « pour un temps donné et en fonction d'intérêts immédiats » (312 et 313). Quand on les entend - comme Jésus a entendu la « voix » des dix -, elles parlent silencieusement de leur désir de vivre et montrent leur confiance et leur « foi » en la vie.

1. Cette « foi » très élémentaire est en réalité celle qui habite la plupart de nos contemporains. C'est pour cette raison que nous sommes aujourd'hui plus attentifs aux neuf lépreux et à leur confiance initiale.

Elargissons donc quelque peu le champ de notre contemplation à cette « *foi* » *élémentaire*. Elle se présente tout simplement comme une manière d'affronter ce qui, dans l'existence humaine, ne va pas de soi ; elle n'est donc pas à confondre avec la foi chrétienne. Plusieurs expressions peuvent la désigner : la vie nous appelle à « faire crédit » à la vie ; il faut du « courage » pour s'y maintenir ; je dois parier qu'elle « tient promesse », sans que je ne puisse jamais en fixer les contours ; formule quasi biblique qui vient à l'esprit quand la naissance d'un enfant suscite l'inévitable question : « Que va-t-il devenir ? » Comme chacun d'entre nous, il aura à affronter l'unique « problème » de sa vie qui est de se réconcilier avec le simple fait d'exister sans l'avoir choisi : l'être humain est radicalement inachevé quand il naît et le reste tout au long de son existence. Cet inachèvement constitutif fait appel à sa capacité de *faire confiance en la vie* et de *la choisir*. Mais il doit passer chaque fois un « seuil » quand il laisse la peur devant l'inconnu céder la place au simple courage d'avancer. Nous savons bien qu'il y a des moments où tout va bien et où nous continuons notre route sur la lancée ; mais il y en a d'autres, comme la maladie dans notre récit ou d'autres situations limites lorsque cette confiance qui croît en la vie est à « réactiver » ; parfois une rencontre heureuse, l'expérience d'être accueilli et compris, la fraternité et l'amour éprouvés « activent » en nous cette « foi » et nous font passer un nouveau « seuil » de notre vie plus librement et de manière plus aisée.

Cette « foi » est un acte absolument nécessaire pour vivre au jour le jour et pourtant aucunement garanti : personne ne peut le poser à la place d'un autre. On touche ici au paradoxe le plus fondamental de la vie et de ce qu'on peut appeler sa structure spirituelle, fondée sur l'Esprit Saint, esprit Créateur : nous sommes réellement engendrés à faire confiance, par d'autres qui nous ont fait confiance, sans toutefois que la responsabilité de notre propre décision de croire ou de ne pas croire en la vie puisse nous être enlevée. Certes, une parole extérieure, parole parentale ou parole de « passeur », est absolument nécessaire pour accéder à cette « foi » ; mais à quoi servirait une telle parole si elle ne réussissait pas à *me* convaincre. Ne dois-je pas m'entendre murmurer à moi-même : oui, c'est vrai, la vie vaut la peine d'être vécue, j'y crois. Le terme de « *con-viction* » dit bien qu'il s'agit là d'une *victoire* sur tous les messages négatifs qui traversent une existence : victoire qui nécessite le *concours* d'autres personnes comme le suggère le mot « *con-viction* », mais victoire aussi que personne d'autre ne peut remporter à ma place.

2. C'est précisément cette « foi » élémentaire, tout humaine, qui habite déjà les *dix* lépreux ; le « passeur » de Galilée ne fait que l'éveiller et la susciter. Or, un seul, un étranger parmi eux, revient sur ses pas et adopte l'attitude d'un disciple de Jésus. C'est le seul qui passe le « seuil » d'une *foi proprement chrétienne, christique*. Il remonte à l'origine même de l'Évangile *de Dieu*. - Rappelons-nous : l'Évangile, cette Nouvelle d'une bonté radicale toujours nouvelle et exorbitante dans un monde agité par le mal, cette Nouvelle ne peut qu'être *de Dieu*. Le dixième lépreux rend donc gloire à Dieu – comme s'il venait de le découvrir - *et* il se jette aux pieds du « passeur » d'Évangile, le Christ Jésus, qui est *la*

présence évangélique de Dieu parmi nous. C'est cette double caractéristique du disciple qu'il nous faut retenir : revenir sur ses pas, se convertir à l'Évangile *de* Dieu et aimer passionnément le Christ.

Jésus s'étonne que seul l'étranger soit revenu pour rendre gloire à Dieu ; sans doute s'étonne-t-il aujourd'hui devant notre assemblée. Pourquoi sommes-nous là ? Nous ?! Dix fois plus – que dis-je ? - infiniment plus de gens sont bénéficiaires de la Nouvelle d'une bonté radicale qui sommeille en tout être humain, de manière infiniment diversifiée et toujours nouvelle. Ma question n'est pas portée par un sentiment de regret ; elle est l'expression de mon étonnement, voire de mon émerveillement, même si je suis habité, comme vous, par le désir que tous puissent aller jusqu'au bout dans leur écoute de l'Évangile de Dieu ; mais qui sait ce qui se passe dans la conscience de nos contemporains.

Il nous faut donc prendre conscience, chers amis, que le *simple fait* que nous soyons disciples du Christ ne va pas de soi : prendre conscience avec gratitude de ce que nous sommes. L'Évangile est proposé gratuitement, sans condition à tout être humain. Cette gratuité se manifeste aussi et surtout dans notre présence : il est nécessaire de « faire crédit » à la vie pour vivre, mais personne n'est obligé de devenir disciple du Christ, ni par Dieu ni par le Christ lui-même. C'est un *don* absolument gratuit : « Tous les fils et filles de *l'Église* doivent se souvenir », dit la constitution *Lumen gentium* du concile Vatican II, « que la grandeur de leur condition doit être rapportée non à leurs mérites mais à une grâce spéciale du Christ ».

3. Cette grâce, ce don gratuit, que nous sommes comme disciples du Christ Jésus en Église suscite bien évidemment en nous le sentiment intérieur, plus ou moins profond, d'une certaine *responsabilité* : être serviteur de la « foi » élémentaire de « quiconque », être « passeur » de cette « foi », à la suite du Christ et comme le Christ, avec les multiples « lépreux » des deux départements de ce diocèse mais aussi avec tous les bien-portants qui œuvrent sur différents terrains d'humanité de la société, pas seulement mais aussi dans les « périphéries "tant géographiques qu'existentielles" d'aujourd'hui » (324). Le troisième chapitre du cahier synodal dessine ce mouvement centrifuge de « sortie missionnaire » qui - je n'en doute pas - a été aussi la suite de ce qui est arrivé au lépreux guéri. Jésus lui dit en effet : « Relève-toi, va ! » Nous sommes les serviteurs de la « foi » de « quiconque » et nous espérons ardemment que certains de ceux que nous rencontrons reviennent sur leurs pas pour rendre gloire au Dieu de l'Évangile et se mettent aux pieds de l'Évangéliste de Galilée qu'est le Christ Jésus.

*

Il y a quelques instants, je vous ai invités, chers amis, à superposer la scène évangélique de la rencontre des dix lépreux purifiés ou restaurés dans leur humanité et notre situation pastorale. Demain, l'échange portera sur les *orientations pastorales* du diocèse, telles qu'on les trouve dans le cahier synodal. Ce que je peux nous souhaiter à nous tous, c'est que, dans nos débats, nous n'abandonnions pas le regard de Jésus sur le monde ni sa capacité d'écouter les silences, les « voix » de ses contemporains. Que son Esprit fasse de nous des contemplatifs, non seulement dans nos rencontres mais aussi dans nos délibérations, nos divergences et nos ententes... !

